

Année de l'Église diocésaine

« *La foi nous anime, l'Église nous rassemble, l'Esprit nous envoie* »

Septembre 2016 - Juin 2017

P. Philippe Vallin

**Séminaire d'ecclésiologie – Maison de l'Asnée
Samedi, 13 mai 2017**

L'Église est-elle réformable ?

1^{ère} communication :

L'Église reçue par tous les baptisés comme LE DON d'amour et de vie du Christ crucifié

Introduction : la transfixion de Jn 19,33-35 et la naissance de l'Église nouvelle Ève

Dans la passion de saint Jean, on trouve ce geste et cet acte sous-estimés, alors que l'auteur lui confère une très grande importance, bien au-delà du sens littéral. L'eau et le sang jaillis du côté pour les Pères de l'Église seront interprétés successivement comme la naissance de la Nouvelle Ève, l'Épouse du Nouvel Adam, comme la naissance de l'Église donc, puis comme les deux opérations de salut dont l'Église a été rendue capable par le Christ : l'eau du baptême et le sang de l'eucharistie. A titre d'introduction, je veux souligner ici deux vérités vraiment fondatrices sur l'Église à laquelle nous devons notre vie la plus prometteuse, pas celle de « l'homme extérieur [*qui*] va vers sa perte », mais celle de « l'homme intérieur [*qui*] va vers sa béatitude éternelle » (2 Co 4,16-18) :

1/ l'Église est le DON, le seul vrai DON du Christ, qui lui coûte le dernier souffle, le *Saint Souffle*, l'Esprit-Saint répandu dans l'Église pour la vivifier : un don du Crucifié, cela ne se refuse pas, cela ne se sous-estime pas.

2/ Jamais, l'Église ne pourra oublier de qui elle est née, et à quelle « Heure » d'amour et de miséricorde, elle doit d'exister : bien sûr que Madeleine est montrée comme une véritable amoureuse, depuis l'onction qu'elle dépose sur le Christ jusqu'à la croix et jusqu'au tombeau vide du matin de Pâques... Mais l'Église toute entière est l'Épouse et elle vit de l'amour du Seigneur.

Sans l'ecclésiologie de l'Épouse, les modèles symboliques du Corps mystique, du Peuple de Dieu, du Temple, de la Vigne, etc. risqueraient de se dessécher, faute de cet intimisme entre les personnes dont l'évangile de Jean établit le prototype en Dieu lui-même : « Le Père

lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu » (Jn 16,27).

1. Le don égal de la lumière et de la force divines, à tous les membres du Corps mystique du Christ

Une première conviction à retirer de cette contemplation de Jésus crucifié et ressuscité regarde l'égalité du don de Dieu, l'Esprit Saint pour tous les baptisés, exactement pour tous les initiés par les trois sacrements de l'initiation. Nous avons tous été abreuvés au même Esprit, et la même vie divine a commencé de circuler en nous, hommes et femmes (c'est nouveau dans la Nouvelle Alliance, au regard de la circoncision), esclaves ou hommes libres, riches ou pauvres, habiles mentaux ou inhabiles mentaux etc. Du côté du Don de Dieu, pas de doute, il y a toujours une merveilleuse et surnaturelle égalité, pour la raison que Dieu n'a qu'une seule chose à donner et c'est Lui-même. Ainsi des plantes, disait Basile de Césarée (cf. *Traité sur l'Esprit-Saint*) : elles reçoivent leur vitalité, si variées qu'elles soient, de la même eau. La considération est intéressante, parce qu'il revient alors à chaque plante d'en faire le meilleur emploi, et ici commence une forme d'inégalité entre ceux qui se transforment par la grâce du baptême et des sacrements, les saints, et ceux qui ne se laissent pas ou pas assez transformer.

L'Église est-elle réformable ? La réponse à cette question commence par mon propre examen de conscience. Jésus en Jn 4 dit à la Samaritaine : « Si tu savais le Don de Dieu ». Le savons-nous ? Essayons-nous de mesurer le Don de Dieu pour le déployer en nous, pour permettre son déploiement dans les autres, pour rendre grâces d'un amour qui fut sur la croix un amour du dernier souffle, un amour *exténuant* ? Je connais bien des Chrétiens qui, pour ceux qu'ils aiment, qui ont été confiés à leur amour, vont jusqu'à l'amour exténuant. Je les admire.

2. Comprendre l'Église Une, Sainte, Catholique

Ainsi l'Église n'est pas devant nous comme une institution qui tient debout toute seule, une espèce de Parthénon intact, dessiné, sculpté, marbré, bref inerte. C'est nous qui sommes en Elle, et chargés de relancer sans cesse dans nos propres relances de foi, d'espérance, de charité, sa vitalité : nous en sommes comptables, et personne ne le fera à notre place. Chaque cellule du Corps du Christ a reçu la promesse et donc le devoir de vivre à plein de l'Esprit Saint.

L'unité de l'Église Une est l'unité du même Esprit qui nous habite : jamais il ne pourrait manquer au Corps, même s'il est vrai qu'un « membre », un « sarment », peut se détacher de la circulation de vie divine et dépérir dans son coin, avec souvent la rançon de cette séparation : c'est que cette séparation s'ignore, qu'elle ne s'évalue pas dans sa portée, dans sa gravité, dans son enjeu. Comme un corps qui perdrait son sang, et perdrait conscience insensiblement de l'hémorragie...

Il ne s'agit donc sûrement pas d'une unité par constriction extérieure, comme on ceinture d'acier les Parthémons qui s'effondrent : « Je ne veux voir qu'une seule tête », entendait-on au régiment. La vie de l'Église n'a pas la beauté formelle et toute extérieure d'un défilé, d'une cohorte romaine, dont l'uniformité esthétique procède de la règle reçue du commandement en

surplomb de l'officier : elle a la beauté substantielle du visage des saints, une beauté qui monte depuis leur cœur et que nulle Loi, au sens mosaïque, ne saurait créer en se substituant au don de l'Esprit.

Que dire de sa sainteté ? Question disputée ! La sainteté de l'Église, à supposer que tous les baptisés seraient des pourris, ce que n'atteste aucune époque de l'Église, fussent les plus disgraciées, continuerait de consister proprement dans la *disponibilité* perpétuelle de la sainteté du Christ ressuscité dans les sacrements qu'il institua solennellement. Jamais la nappe phréatique de l'amour inépuisable du Seigneur ne sera asséchée, même sous les pires déserts de l'histoire : Jésus est le Fils de Dieu, et ses intentions sont devenues invincibles à cause de la résurrection : « Je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28,20). Mais de surcroît, comme en témoignent les corbeilles de restes après la multiplication des pains, et aussi la surabondance du vin de Cana dans les jarres immenses, d'abord destinées aux eaux d'ablution, et encore le flux énergétique de l'eau et du sang à la crucifixion, jamais, la disponibilité de cette grâce pure gisant dans la nappe phréatique ne manquera à la surface du désert : des sources sacramentelles jusqu'à la fin de l'histoire feront jaillir la vie du Ressuscité, même là où les Chrétiens auront oublié leur baptême... *La sainteté de l'Église, c'est la disponibilité inépuisable de la sainteté de Jésus Ressuscité.*

Elle est « catholique » parce qu'elle sanctifie « de part en part » : dire *universellement* serait trop abstrait, car *katholon* veut dire dans toutes les dimensions de l'espace et du temps. Elle sanctifie d'abord l'âme et le corps, l'épaisseur humaine des convoitises et des volontés, elle sanctifie les habiles mentaux et les convertit en intelligents (c'est bien différent), et non moins les imaginatifs, détournés des idoles que l'esprit du monde multiplie à plaisir, et par elle orientés aux icônes ; elle sanctifie les liens familiaux et les liens sociaux, les liens professionnels et les liens nationaux etc. Bref, l'Église est un mystère qui peut pénétrer et envelopper toutes les régions de la réalité.

3. Le pouvoir saint du seul Seigneur et l'Église Apostolique

Ici, nous abordons la question difficile du pouvoir dans l'Église : Jésus emploie souvent le mot (*exousia*), il fait valoir son pouvoir dans les guérisons, les pardons etc. ; il le communique aux apôtres explicitement pour les envoyer dans les villages faire ce que Lui d'abord opérait seul : guérisons, exorcismes, prédications. Attention que Jésus entend bien apporter son salut à cet aspect essentiel de la créature libre que constitue le pouvoir d'agir et de transformer : elle est en effet dotée de pouvoir, en vertu d'une dot de création originelle sur laquelle Dieu ne voudrait pas revenir, mais que sait-elle et que veut-elle en faire ? Voyez comme les paralysés et les lépreux étaient privés de leur pouvoir humain légitime : par le miracle, Jésus leur rend.

Le Christ est contre le pouvoir injuste, sans aucun doute, mais *son pouvoir à lui est toujours saint et juste*. Voici alors où nous avons à faire le pas de la foi : le choix des « Douze » fut le choix médité et jaloux du Seigneur (« Il les fit douze » (Mc 3,16), non pour que ces douze soient des potiches de cheminée, mais pour qu'ils exercent SON pouvoir saint et juste, pour qu'ils le transportent partout dans l'espace et le temps. Il n'y a en effet qu'un seul pouvoir juste et saint, et c'est celui du Dieu de l'histoire, manifesté en plénitude dans la mission du Christ. Si Jésus a établi une Église « apostolique », c'est précisément pour que le

pouvoir juste et saint de Dieu puisse être agissant dans l'histoire, et surtout pour qu'on n'oublie jamais son origine. D'où le mot d'« ordination » (= *être mis en ordre à partir d'un premier principe*, ici Jésus ressuscité) : évêques et prêtres sont comme mis en ordre, rangés, alignés de l'intérieur par le Don de Dieu, justifiés et légitimés donc dans leur position, interprétés par conséquent à partir des intentions explicites de Jésus. Le Christ voulait expressément faire des apôtres et de leurs successeurs les agents efficaces d'un salut transcendant et divin, qu'on ne se donne pas à soi-même, mais qu'on reçoit de l'amour diffusé depuis la croix, depuis le Corps humain du Fils de Dieu. On dit ici : « *hétéronomie* du salut ». Je ne me sauve pas moi-même, je ne décide pas de moi-même que je suis sauvé ou que je n'ai nul besoin d'un salut, ou que ce sont les autres et non moi qui sont en besoin de salut.

Sur le diacre, maintenant : il est dans une position capitale, décisive même au sein de l'Église, et à l'autel du grand mystère pascal. Sans vrai pouvoir, affiché et montré dans la liturgie comme n'exerçant pas les actes institués pour le salut (l'eucharistie et la réconciliation au premier chef), le diacre doit cependant être là au côté de l'évêque, lequel manifeste lui la puissance du Christ ressuscité (« la paix soit avec vous »). Le diacre continuera de montrer la manière dont le Crucifié, dépourvu de tout pouvoir, s'est mis par amour à la merci du Père pour lui obéir en tout, et à la merci du monde pour le servir en tous. Le diacre montrera dans la structure de l'Église, comment le Fils de Dieu crucifié attend de recueillir au matin de Pâques l'efficiencia divine qu'il avait volontairement déposée : « Entre tes mains Seigneur, je remets mon esprit ».

La restauration du diaconat permanent au concile Vatican II n'est pas une mesure d'organisation, destinée seulement à permettre des suppléances dans le fonctionnement de l'Église. Elle est une décision inspirée de haute portée doctrinale : il faut être humble comme Jésus dans la passion pour accepter d'être toujours en position latérale. Ainsi, le Christ ne fut pas un gourmand du pouvoir (voir Ph 2,7) : à l'agonie, en pleine liberté, et sur la croix en face des puissances du monde, Hérode et Pilate, il le remit à son Père par obéissance et par amour. Et son Père lui rendit au centuple dans la résurrection. Les diacres, le diaconat, la dalmatique que portent les évêques en certaines liturgies, nous représentent sacramentellement ce détachement vis-à-vis du pouvoir reçu. Ils sont les sacrements de l'humilité du Christ.

4. Un mot équivoque et pollué par les Hérode et les Ponce Pilate : la « hiérarchie »

Ce mot est beau, mais sa beauté est désormais inaudible, illisible, sans explications attentives, sauf dans les cas rares, peut-être où des hommes font l'expérience atroce de l'*anarchie* (en Somalie, dans la Centrafrique d'aujourd'hui selon mes étudiants). Le mot est beau par le « *hiéron* », le Saint : c'est la sainteté du Dieu de Jésus qui commence (*-archie*) et qui commande. Rien d'inquiétant, tout au contraire : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » Merveilleux pouvoir divin de Jésus, merveilleuse efficiencia, qui recommence pour le miraculé le bonheur de vivre, de vivre avec les siens (les lépreux guéris), et de s'unir à Dieu (le 9^{ème} lépreux guéri, le Samaritain).

Ce mot s'est déplacé sur maints autres champs de l'activité humaine naturelle, activité des armées, des administrations, des entreprises, des associations, et s'y est évidemment chargé, alourdi, pollué de leur injustice fréquente : « le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument », remarquait Talleyrand, un expert en pouvoir et non moins en corruption.

L'exemple de celui qui fut d'abord un évêque d'Autun, sans aucune vocation et presque sans consentement, pourrait servir à montrer comment la pure intention du Christ dans la fondation de l'Église apostolique a pu se mondanser, se polluer des connivences entre l'Église surtout hiérarchique, précisément, avec les pouvoirs civils, les pouvoirs d'argent, les pouvoirs de la vanité.

5. *L'Église, Épouse du Christ Époux : l'amour en répondant, la charité comme responsabilité*

Le modèle, on dit : *dualiste* de l'Église-Épouse, par différence d'avec le modèle *moniste* de l'Église-Corps, doit retirer à l'idée hiérarchique recevable en christianisme son caractère exclusif, ou même premier, d'institution administrative, à la ressemblance de toutes les institutions sociales qui ont à régir légitimement des regroupements humains. Encore une fois, nous serions accablés par une Église anarchique : certains l'ont rêvée, certains l'ont même essayée, il n'en est rien resté.

L'amour en répondant dont les femmes au pied de la croix sont les modèles, elles qui n'ont pas fui et sont allées affronter le pire, dessine un modèle ecclésial de pouvoir *responsable*, au nom de l'amour. Ne nous le dissimulons pas : le psychisme collectif de l'Église réelle s'est fortifié *de facto* de l'esprit de responsabilité de nos sœurs baptisées, elles qui, selon le mariage, la maternité, l'éducation, vont si souvent jusqu'au bout de l'amour. Ce qu'il y a de sponsal dans l'Église ne relève pas que d'une théologie abstraite : la féminité effective y a eu sa très large part concrète, au temps d'Agnès, de Cécile et d'Anastasie, de Félicité et de Perpétue, ces admirables femmes martyres, et aujourd'hui bien sûr comme c'est très manifeste.

Je me résume : le *pouvoir selon le Christ* se déploie au maximum à cause de l'amour. Amour du Fils pour le Père, à l'agonie ; et, au pied de la croix, amour de Marie pour son Fils, et amour amoureux de Madeleine pour son Sauveur, son purificateur.

6. *La réforme par la conversion : impératif physiologique de tous les corps vivants*

Marie-Madeleine a toujours été le modèle de l'Église pénitente, de cette nécessité où nous sommes tous, sauf la Vierge Marie précisément, de nous convertir inlassablement, de nous rapprocher du Christ, dont nous nous éloignons sensiblement (par le péché grave), ou insensiblement, comme par une espèce de dérive insensible au fil de l'eau.

Revenons à l'image de l'Église-Corps : compte tenu de la multitude des baptisés – membres du Corps du Christ, de la pression des circonstances, des tentations, des « structures de péché » (J.-P. II) solidifiées, calcifiées au sein du jeu social, il est inévitable que la sainteté du Don de l'Esprit perde de sa force, de sa lumière, de sa joie. Autrement dit, la réforme est selon moi l'envers obligé, le revers contraint, par conséquent l'obligation permanente de la vie de l'Église au milieu du monde. Si elle n'était pas vivante, au travail, à l'épreuve, partout où le monde s'active lui-même, et souvent avec des structures d'injustice, elle ne serait pas en péril de se polluer avec les effluents du péché. Les apôtres du Christ, marchant derrière lui, dans la « *sequela Christi* », n'en concevaient pas moins avant la Pentecôte des sentiments mondains (« Qui est le plus grand ? »), et même après la Pentecôte, on voit Pierre jouer un double jeu sur lequel saint Paul le reprend (Ga 2,11-15).

A moins de nous prendre pour le groupe des « purs », qu'on les nomme Pharisiens, fraticelles, ou Cathares, il nous faut conserver la lucidité collective des nécessités de réforme intérieure dans l'Église, mais aussi institutionnelle. On le voit par exemple avec le phénomène historique et juridique de la *commende* : pendant des siècles (XV^e–XIX^e), les revenus d'une abbaye profitaient à un clerc qui ne vivait rien de la vie de son abbaye, ni de la discipline des vœux monastiques, selon un système de détournement indigne et cupide. C'est que le péché de mondanisation ecclésiale a toujours tendance à se solidifier finalement dans une psychologie collective puis dans un droit. Il revêt toutes sortes d'aspects : cupidité financière, goût décalé des vanités, misogynie si étrangère au Christ ; et davantage aujourd'hui, attrait pour la célébrité numérique, adulation de la personne jugée « spirituelle » etc. Mais, par-delà les clercs, le corps entier de l'Église, laïcs compris, s'est laissé aller parfois au tribalisme idéologique du « parti catholique », lequel durant le XIX^e s. ou la première moitié du XX^e s. était si loin de coïncider avec l'Église Sainte et son mystère. Une génération après, tout au rebours, les Chrétiens s'abandonneraient massivement aux commodités équivoques de la dissolution dans le mouvement commun des sociétés, sous prétexte de discrétion et de modestie. La mondanité a plus d'un tour dans son sac !

Bref, *Ecclesia semper reformanda*. Une question vraiment naïve de l'auteur de ces lignes : peut-on en réalité s'occuper dans une seule vie de laïc ou de clerc de deux ou trois réformes spirituelles ? J'ai personnellement des doutes. Ceux qui ont suivi avec méthode et intention, mais surtout par souci de l'Évangile, le modèle de discrétion et presque d'extinction du P. de Foucauld dans les années 1970, sont aussi la génération qui avait pâti douloureusement des chauvinismes et des étroitesse stériles du parti catholique des années 50 ; en contraste, les tenants du raidissement préconciliaire n'étaient rien d'autre que les héritiers scrupuleux, angoissés, de ceux qui avaient eux-mêmes souffert de la marginalisation des disciples du Christ, après 1905, à cause de la séparation brutale de l'Église et de l'État...

Ne jugeons personne, ne jugeons aucune génération comme si ses options avaient été des options de pure aventure et de défection dans la foi : la réforme de l'Église passe au contraire par la compréhension fraternelle du *moment* historique des uns et des autres. Et réformons-nous les premiers dans le contexte même de notre exercice de foi.

7. *La diversité des ministères pour vivre de la volonté du Christ, instituée à l'origine et maintenant*

Pourquoi ne sommes-nous pas tous des baptisés, à égalité de pouvoir ? Pourquoi cette diversité des ministères, manifestement instituée par le Christ lui-même ? La réponse est on ne peut plus simple, mais elle appartient au mystère de la foi, de sorte que, sans la foi, on ne comprend pas cette qualification « hiérarchique » de certains baptisés devant les autres.

Jésus, c'est si clair au Jeudi-Saint, veut d'une volonté répétée et lucide que les Chrétiens se souviennent du Fils de Dieu crucifié et ressuscité qui les a sauvés. Nous sommes-là au cœur de la foi chrétienne : « Souviens-toi de Jésus-Christ ». Les ministères reconduisent cette origine historique du salut, dans la forme même que l'histoire voulue par Dieu lui a donnée. Donc, le salut nous vient par le ministère d'un autre qui agit *in persona Christi*, dans le rôle du Christ, dans le rôle de sa présence agissante.

Vivre par un autre, naître par un autre, être pardonné par un autre plutôt que par soi, rien qui réveille plus, qui excite davantage, l'orgueil humain et le phantasme de la toute-puissance : « Par Lui, avec Lui, et en Lui » : rien à faire, c'est par le ministre que l'origine divine de mon salut m'est manifestée et que la résistance à Dieu de mon péché m'est renvoyée à la face de façon flagrante.

8. *Évêques, prêtres et diacres sont d'abord des baptisés aux yeux de Dieu, appelés à la sainteté*

On oublie beaucoup trop que tous les ministres, bien en amont de leur ordination, et bien en aval, et jusqu'au dernier souffle, ont à se conformer à l'Évangile qu'ils auront, et puis qu'ils ont mission d'annoncer et de réaliser par les sacrements. Le fonctionnalisme clérical est, ou bien une naïveté un peu effrayante au regard de l'Évangile, car Jésus n'avait pas besoin d'agents administratifs ou cérémoniels, ou bien une sorte de condition tristement résiduelle pour qui a laissé sa foi et son espérance s'autodétruire. On fonctionne comme continue de courir, dit-on, un canard sans tête : « Tu as réputation de vivre mais tu es mort », dit le Voyant de l'Apocalypse à l'Église de Sardes (Ap 3,1).

Je peux témoigner au contraire à quel point l'exercice du ministère nous ramène constamment dans *l'intranquillité* au regard du jugement de Dieu. Nous les premiers, comment, à cause du baptême, acceptons-nous de mourir dans le Christ, de mourir à nous-mêmes, pour renaître dans la justice et la sainteté du Christ ?

2^{ème} communication :

Le Corps du Christ, en mission chez nos voisins, nos amis, nos prochains

La présence du Christ, le Verbe de Dieu incarné, demeure le modèle qui donne forme à la présence de l'Église son Corps, au milieu du monde et dans le flux de l'histoire. J'entends entrer davantage maintenant dans les discernements que notre réforme exige, et dans les principes qui doivent éclairer *de l'intérieur* ces discernements. Car trop de réalités extérieures viennent brouiller par leurs nécessités très secondes l'impératif spirituel du discernement : les moyens financiers de l'Église, la charge de ses lieux de culte, les usages supposés immémoriaux, le vieillissement de ses cadres etc.

Une angoisse hante souvent les cœurs chrétiens et, selon moi, elle représente une erreur de perspective dangereuse : les prêtres, les fidèles actifs, les acteurs des services organisés de l'Église, se désespèrent souvent de toutes leurs *absences* au lieu d'habiter à plein leur *présence*. Jésus, pour être à tous, « tout à tous », humainement et divinement, ne fut pas partout, et il ne se préoccupait pas devant l'aveugle qu'il allait guérir par un salut entier communiqué ici et maintenant à son cœur (« Ta foi t'a sauvé »), de tous les aveugles qu'il ne visiterait pas, dans la Patagonie ou le Japon du I^{er} siècle.

1. Le corps de Jésus : il marchait, il mangeait, il parlait, il priait, il visitait

Le Corps mystique de l'Église doit imiter le corps historique du Verbe incarné : il s'agit de se bouger de toutes les manières pour annoncer le Royaume et pour y introduire nos frères et

sœurs humains. Or, chaque membre de l'Église doit employer *l'ordinaire* de ses jours à diffuser quelque chose du Royaume, et à nommer parfois discrètement, parfois pudiquement, parfois allusivement, parfois clairement, parfois hautement, le Roi d'humilité et de gloire qui a ouvert sa pauvre vie exténuée au Calvaire à la vraie vie, à la vie divine, à la vie éternelle.

Attention de suivre la révélation progressive des évangiles jusqu'au bout, et de ne pas revenir en amont de la Pentecôte, et même de la Passion de Jésus, en dissociant le Royaume et le Roi. Jésus avait, de fait, annoncé longtemps le Royaume, sans s'afficher comme le Roi de ce Royaume avant le panneau qui surmontait la croix : « I.N.R.I. ». Son « Royaume n'était pas de ce monde », quoiqu'il fût d'abord terrestre pour convertir les hommes de cette terre, avant de se consommer en perfection au Ciel, à la fin de l'histoire. Veillons à annoncer le Royaume ET le Roi, car nous sommes après la résurrection, et nous devons proclamer cet événement où le Roi humilié fut exalté et réhabilité par Dieu son Père : « Il est monté aux Cieux, il est assis à la droite du Père ».

Annonçons le Royaume des mœurs nouvelles, l'amour de l'ennemi, pour faire très court, le sermon sur la montagne et les béatitudes, mais annonçons, en particulier par l'eucharistie, le Roi de gloire qui rend seul possible par le don de son Esprit-Saint ces mœurs nouvelles. Autrefois, on tâchait d'annoncer au plus vite le Roi, et même au fil d'une épée dont Lui n'avait pas voulu ; on forçait la patience de l'histoire et la liberté des consciences. On annonçait le Roi donc, et l'on ne voyait pas venir le Royaume des mœurs nouvelles... La structure du péché restait intacte. Thérèse d'Avila, par exemple, s'en désolait à la pensée de ses frères de sang partis de Castille dans la Nouvelle Espagne, et prêts à fondre sur elle comme des vautours cupides.

Naguère, en revanche, on attendait indéfiniment que le Royaume se soit annoncé dans des manières d'être subtilement, sobrement évangéliques, on attendait et on attendait encore... et on finissait par oublier d'annoncer le Roi de grâce, par qui seul un cœur peut être authentiquement changé et converti, *moyennant les sacrements que Jésus a voulus*. On croyait respecter l'humilité du Christ : en réalité, on se mettait en péril de « blasphémer l'Esprit-Saint », sans lequel rien de la puissance du Ressuscité ne peut se communiquer à la terre.

2. Retour sur les « païens » (= paysans) du IV^{ème} siècle : l'évangélisation des oubliés

Savez-vous d'où vient le mot « païens » ? Des « *pagani* » des gens du pays, du « *pagus* », autrement dit des campagnes et des forêts éloignées de la Cité. Car c'est d'abord dans les cités, la cité des Leuques (Toul), des Médiomatiques (Metz), qu'est venue la foi chrétienne, avec les soldats et les marchands. Hors des villes, il fallut quelques siècles pour fonder les paroisses au bénéfice des *pagani*/paysans, restés longtemps les « païens ».

Les circuits d'urbanisme d'aujourd'hui, et surtout d'urbanité, pour ainsi dire, de convenance mondaine, d'excellence et d'élite contemporaines, laissent hors d'eux, loin d'eux, toutes sortes de populations oubliées : on ne le sait que trop par les analyses récentes des sciences politiques.

Je vous énonce un paradoxe à méditer : c'est vrai, la foi chrétienne n'est pas à la mode. Alors profitons-en. A l'abri des notoriétés faciles, allons justement là où le Christ nous attend, auprès des populations qui ne sont pas à la mode... Vous allez me dire non sans pertinence : selon un point de vue sociopolitique, ou selon un autre à l'opposé, tous les genres de

populations humaines sont à la mode, et tel courant sait jouer habilement les unes contre les autres. Alors, je vous redis que nous devons aller aux populations *oubliées* de notre temps qui sont exactement, selon le style du Nouveau Testament, les populations de *personnes humaines* : rien d'homogène, rien de massif. Jésus va distinctement à Madeleine, à Zachée, à Pierre, à la veuve de Naïm, à la Samaritaine etc. La personne humaine, aux yeux de Dieu, est toujours digne de la plus grande attention : chaque personne humaine.

L'Église qui baptise, qui confère un Nom pour l'éternité aux plus humbles et aux plus cachés, possède là un grand champ à labourer, à semer, à moissonner ensuite : aller aux *personnes* sans les distinguer sociopolitiquement, sans les massifier, sans les polariser comme font les politiques, pour mieux les instrumentaliser.

Une population de singuliers, d'exceptions, de noms propres ? Le paradoxe est un peu énorme, pensez-vous. Pourtant, c'est bien l'oublié d'aujourd'hui que ce sujet personnel qui a une valeur infinie devant son Créateur et Sauveur.

3. Le disciple est missionnaire, de proche en proche

L'évangélisation de Jésus s'est opérée de proche en proche : voyez les appels successifs de Jn 1,19-51 : d'un nom à l'autre, d'André à Pierre, de Philippe à Nathanaël, ainsi de suite. Certains penseront que la méthode est trop lente, trop personnaliste comme on dit : mieux vaudrait les réseaux sociaux, la vitesse de la lumière ou de l'électricité, la diffusion multitudinaire.

Sauf que Jésus a marché, mangé, visité, parlé, prié, dormi : le Corps de l'Église (c'est nous tous), dans la moindre de ses actions ordinaires et quotidiennes, peut évangéliser de proche en proche, et conduire du Royaume si quotidien au Roi Jésus-Christ le Seigneur, si quotidien et si éternel.

J'inverse le point de vue pour attester l'efficacité plausible du procédé « de proche en proche » : moi, le monde de l'injustice m'offense et m'attriste au quotidien à chaque instant, même si c'est petitement. Telle dérision, telle incivilité, telle injure, ces commentaires de la Toile, presque toujours fielleux et haineux, ces critiques basses *ad hominem* répétées en coups de canif, ces caricatures : les moyens dispersés mais inflexibles d'une sorte de contre-évangile infatigable. Qui oserait dire que ce contre-évangile n'est pas en train de changer le monde en pire, et qu'il sait fort bien à cette fin nous employer nous-mêmes, les Chrétiens, quand nous nous ajoutons aux hommes de « mauvaise volonté » ?

Alors, à contre-courant, tout ce que les Chrétiens pourront convertir de leur propre colère intérieure en paix partageuse et généreuse, conduira à coup sûr au Christ et, à la fin, sauvera le monde.

4. L'Église diocésaine qui m'équipe, qui m'envoie, qui, au retour de la mission, me repose et m'écoute

Le périmètre, le rayon d'action, de la rencontre de proche en proche, selon le Seigneur de Galilée, de Samarie et de Judée, c'est l'Église des apôtres, par conséquent l'Église diocésaine. En un sens, chacun de nous lui doit tout : l'eau et le sang jaillis du côté du Christ. Bien sûr que ce n'était pas pour beaucoup d'entre nous le diocèse de Nancy, à commencer par notre évêque angevin... Mais ce n'était pour personne d'entre nous, l'Église mondiale.

Aujourd'hui, là où nous sommes, c'est l'Église qui nous équipe, par ses sacrements, par le baptême, la confirmation, le mariage, l'ordination, etc. et qui nous envoie. Elle nous donne la force et la lumière spirituelles, surnaturelles aussi, de l'Esprit-Saint : sans ce don, l'évangélisation serait une gesticulation stérile. Ici, on ne sait pas ce que veut dire : quadriller le terrain, car les personnes ne sont pas un « terrain ».

Alors attention : pour la réforme de l'Église, prenons tous conscience que nous n'avons pas été assez attentifs *au retour de la mission* (celle des « 72 » en Lc 10,18, par exemple), comme Jésus s'appliquait à l'être. Je le dis avec sincérité : qui n'est pas fatigué, qui n'est pas dans le doute, parfois l'échec, qui n'est pas amer, déçu, après les labeurs apostoliques et même au milieu d'eux ? Mais, au jugement de Jésus qui les avait mandatés, la joie des « 72 » était encore plus importante à écouter. Est-ce que nous ne sommes pas devenus, est-ce que nous ne devenons pas *fonctionnels*, souvent, pour nous protéger de cette fatigue si particulière du cœur donné dans la mission, donné, vidé et abandonné au retour à sa solitude. Alors, laïcs ou prêtres, nous sommes tentés de recommencer les mêmes services, toujours opérés de la même manière, par crainte d'y laisser la substance même de notre désir et de notre amour : nous nous protégeons selon la chair, au lieu de nous sauver selon l'Esprit.

Dans ces conditions, interrogeons-nous sur notre capacité spéciale à encourager, à remercier et, par conséquent, à délivrer les conditions de la nouveauté vraie, la capacité du sang neuf, de l'amour de première fraîcheur. Cette question, l'évêque doit se la poser, puisqu'il envoie tous les prêtres, diacres, baptisés, en mission. Comment les repose-t-il au retour de la mission, comment les écoute-t-il, comment leur dit-il un merci qui monte du cœur, comment surtout s'enrichit-il de leur joie ? Mais tous nous avons à nous la poser en retour : comment assumons-nous une prière vraiment sensible, vraiment attentive, pour la charge si lourde du successeur des apôtres qui nous a été donné ? Souvenons-nous du fouet : la violence le traverse, mais elle claque au sommet : ainsi de nos évêques et du Saint Père, vers qui remontent toutes les frustrations du Peuple de Dieu.

Mais nous avons à nous la poser aussi, cette question du *retour de la mission*, quand, par exemple, les jeunes, bien courageusement, s'essayerent au Royaume au nom du Roi.

5. *Nous sommes des fils et des filles de l'Église, enfantés par elle : l'amour de Dieu en héritage*

La vraie, la forte question du mystère de Jésus (« Qui est-il ? », en Jn 7 par exemple) nous ramène au sens le plus fort de l'Église : en Elle, nous avons eu accès à l'amour du vrai Dieu. Le vrai Dieu révélé en Jésus est si étonnant, si original, si indéductible. L'amour de l'Église, qui procède du « credo » en l'Église doit toujours être une action de grâces : sans Elle, le Dieu de Jésus serait resté un Dieu caché, crypté, absent.

Ici réside *le premier principe de discernement spirituel* pour le gouvernement partagé de la communauté chrétienne. Les prêtres et tous les baptisés font-ils chaque jour, dans les conditions concrètes de leur activité, l'expérience d'avoir manifesté la rareté de Jésus-Christ dans la rareté de leur style d'agir et de rencontrer les personnes ? La parole de l'Évangile, l'acte du sacrement, l'amour du prochain sont conjointement, et non séparément, les

symptômes, ou les signes, dans lesquels aime à se représenter la rareté du salut en Jésus-Christ.

Une mission définie dans un bureau qui n'autoriserait pas au quotidien cette expérience serait une mission mal taillée.

6. *Une histoire qui n'est pas du passé : le présent et l'avenir de la Pentecôte*

Il ne faut pas penser que nos histoires personnelles se cumulent passivement avec l'histoire sainte du Fils de Dieu parmi les hommes, comme les siècles s'ajoutent les uns aux autres lorsqu'on les compte, comme les briques se montent en un mur, étrangères l'une à l'autre : telles des « pierres vivantes », toutes nos histoires sont mises en résonance, elles se croisent et s'entrecroisent, elles dépendent les uns des autres. Et surtout nos histoires sont accueillies dans l'histoire du Seigneur jusqu'à ne faire qu'un avec Sa grande histoire de Crucifié-Ressuscité : « Nous avons été abreuvés au même Esprit » (1 Co 12,13).

Un autre *principe de discernement spirituel* vient ici au secours de notre perplexité : les prêtres, diacres, baptisés dans la mission, sont-ils dans la condition spirituelle d'éprouver le prix précieux de leurs actions si modestes et quotidiennes, *en mettant leur ministère en résonance avec le ministère des saints*, dont la fécondité fut souvent comprise bien après leur mort ? Nous ne pourrions pas nous tenir à nos tâches parfois bien décevantes selon l'extérieur, si ne nous habitait pas à l'intime du cœur cette certitude d'être dans la même Vigne du Seigneur que saint Irénée, saint François d'Assise, ou Mère Térésa.

7. *Le Corps de Jésus né de Marie : un nombril sans nombrilisme !*

Vous avez peut-être entendu cette expression un peu étrange et compliquée dans la bouche du pape Benoît XVI ou du pape François : l'Église doit se garder d'être « autoréférentielle ». Au mieux, on dénonce par ce mot les fonctionnements fermés sur eux-mêmes d'une Église qui n'intéresse plus qu'elle-même, avec ses obsessions, ses codes, ses cercles. Or, l'Église est envoyée par Jésus sur toute face de la terre. Au pire, le mot dénonce un nombrilisme plus grave qu'une dérive fonctionnelle : une sorte d'avarice jalouse de ce qui fut donné par Dieu, la certitude pharisienne de posséder, qui ne sait se rassurer d'une façon un peu perverse dans le sentiment de sa possession qu'en empêchant les autres de recevoir. Peine perdue : le don de Dieu s'augmente quand il se partage.

**Comme le Corps de Jésus en croix, comme l'Esprit du Père et du Fils,
le nom de l'Église, le nom du Chrétien, est DON !**

Bibliographie

H. de LUBAC, *Méditation sur l'Église* (1953), Paris, Cerf, 2003⁴.

COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *Le sensus fidei dans la vie de l'Église*, Cerf, 2014.

